

FEUILLETON DU "SAMEDI", 27 OCTOBRE 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ECOSSE

CXLVII. — FAUVES RODEURS

(Suite)

Malgré son stoïcisme, la pensée qu'il allait mourir, expirer au milieu de la désolation, remplissait son âme d'un déchirement affreux.

Pas même un visage ami penché sur le sien à l'heure douloureuse où tout se brise et s'éteint à la fois, pas une larme de femme, de mère tombant sur son front brûlé.

Rien, personne.

Hélas ! quelle enfance avait la sienne ! et quelle vie amère !

Une existence de misère et de persécution, livré presque sans défense aux tortures d'une brute, le capitaine du *Forward*, à l'âge ou d'autres, enveloppé de la tendresse maternelle, voient le sourire bécoter leurs jeunes ans.

Et à cette heure, l'isolement dans ce qu'il avait de plus affreux... pas même un toit pour y mourir.

La dent des bêtes fauves déchirant sa dépouille !

Comment l'infortuné aurait-il pu résister à un tel accablement et retenir ses pleurs ?

Le temps s'écoulait, et chaque heure emportait un peu de la vie qui lui restait encore.

Le soir vint.

L'enfant était demeuré à la même place. Un fardeau de plomb paraissait charger sa tête et écrasait son corps.

Des bruits confus, lointains d'abord, s'élevèrent dans la forêt.

Puis ces rumeurs se précisèrent, se rapprochant.

L'ouïe obscurcie, Julien eut la sensation que cela rôdait autour de lui.

Dans le noir absolu qui l'enveloppait, il aperçut soudain deux flammes phosphorescentes braquées de son côté.

Malgré son affaiblissement, un frisson le secoua.

Les bêtes de proie, les sinistres déchiqueteurs de cadavres ! Déjà !

N'attendrait-elles donc pas qu'il eût rendu le dernier soupir ?

D'autres lueurs ardentes, fixées sur lui, lui montraient de nouveaux ennemis.

Il entendait haleter leur souffle.

Les fauves, enhardis par son immobilité, s'avancèrent.

Que l'un d'eux osât faire le premier bond, et ils allaient le déchirer tout vivant, ayant flairé une proie de loin et accourant à ce régal épouvantable.

L'horreur fit circuler une énergie dernière dans les membres de l'infortuné.

D'une main défaillante, il chercha à son côté l'épée dont il n'avait pas voulu se séparer, et s'appuyant sur ces coudes il parvint à se redresser à demi. Et il demeura ainsi, ses yeux distendus par l'angoisse, attachés sur ceux des bêtes, l'éclair de son épée nue tourné vers elles, menaçant !

Cent fois, il sentit des spasmes précurseurs de l'agonie finale l'étreindre. Mais il se raidit, ne voulant pas être déchiré vivant par les dents lâches et féroces qu'il lui semblait voir luire par moments.

Et la nuit continuait de s'épaissir.

Ténèbres d'angoisse, ténèbres éternelles !...

Et l'heure passait.

L'heure qui ramena le jour.

Avec l'aube naissante, les fauves, peureux, et sans doute repus à l'avance de la chair calcinée des bœufs abandonnés dans la plaine, se retirèrent un à un, attendant que des indices qu'ils connaissaient bien vissent leur apprendre qu'ils pouvaient revenir sans danger et se repaître enfin de la proie convoitée.

Julien lâcha alors son épée. Sa tête roula sur son épaule.

Et une prière s'exhala de son âme, adressée à ce Dieu dont il avait souvent entendu prononcer le nom : celle de le faire mourir !

Oh ! la navrante supplication de l'enfant qui ne trouve plus d'autre espérance que la tombe.

Et cependant le jour grandissait, le jour symbole de la vie.

Un nouveau déchirement d'angoisse revint lacérer le cœur de l'agonisant : de nouveau il avait entendu crier les feuilles mortes.

Après leur apparente retraite, les implacables carnassiers n'allaient-ils pas même attendre qu'il eût exhalé le dernier soupir ?

Mais le bruit se rapprochait.

Ce n'était pas l'allure sourde, cauteleuse des rôdeurs de ténèbres. Mais alors ?

— Julien !... Julien !... — lançait une voix interrogeant l'espace.

Était-ce vrai ? était possible ?

N'est-ce point plutôt le trouble de ses sens qui enfante cet appel chez le pauvre petit ?

Mais la voix s'élevait de nouveau plus distincte, plus rapprochée.

L'abandonné, rappelant son âme à demi perdue déjà dans les limbes de l'infini, tourna sa tête exsangue du côté d'où il lui semblait avoir entendu venir cet accent ; son œil sans clarté se rouvrit.

Un éclair fugitif y passa.

Il voulut dresser ses bras inertes.

— Un homme, bondissant à travers un buisson, vint tomber à côté de lui, agenouillé.

Et prenant dans ses bras :

— Julien, mon petit Julien... mon petit mousse. C'est moi, c'est ton Joë.

« Mais il est tout froid ! Courage, Julien, vis. Nous te sauverons.

Une véritable douleur se lisait sur les traits convulsés du marin, car c'était lui en effet.

Hélas ! le pauvre petit n'était presque plus qu'un cadavre.

Le bûcheron auprès duquel il avait trouvé un asile venait de le rejoindre à la hâte.

Tandis que Joë, serrant le jeune blessé sur sa large poitrine, essayait de l'y réchauffer, le forestier écarta ses lèvres et y fit glisser quelques gouttes de la liqueur dont le matelot lui-même avait pu apprécier la veille les effets salutaires.

L'huile versée dans la lampe qui meurt en ranime tout à coup la lumière.

L'adolescent, un instant avant agonisant, eut conscience que la vie redescendait en lui.

Le compagnon de Joë, en homme habitué aux forêts, allumait en même temps du feu, et Julien, que l'ancien pirate continuait à tenir contre sa poitrine, sentit une chaleur bienfaisante le pénétrer.

Quelques nouvelles doses de liqueur, administrées avec prudence, de légères frictions aidèrent à rétablir les battements du cœur.

— Allons, prononça l'homme des forêts, je crois que si nous avons marché vite, du moins, il ne sera pas trop tard.

Julien ne parlait pas, mais ses yeux ouverts s'éclairaient lentement.

— Mon petit mousse, murmurait le marin. Tu as cru que tu ne me reverrais plus, n'est-ce pas ? Mais ton brave Joë, vois-tu, est comme toi un abandonné, un sans famille tu l'es tout entière pour lui.

Il l'avait reconché sur les feuilles mortes qui avaient été si près de lui servir de linceul.

Et avec le bûcheron, ils suivaient anxieusement, sur ses traits, les progrès de leurs soins.

Le bûcheron avait un fils, et son cœur rude s'attendrissait devant le noble et malheureux enfant dont Joë lui avait appris les malheurs.

Mais la flamme, abondamment alimentée, échauffait joyeusement, et comme pour augmenter cette sensation d'espoir renaissant, le soleil se levait, chassant les brumes de l'hiver.

— Ah ! murmura enfin le blessé, je sens comme une délivrance !

Le marin joignit alors ses mains notueuses.

— J'entends enfin sa voix. Tu es sauvé. Sauvé !

Et sans honte, la joie donnant aussi naissance aux larmes, le colosse s'essuya les yeux.

Un instant après, il présenta un peu de nourriture à l'adolescent.

Oh ! très peu, son estomac étant trop délabré pour ne pas exiger les plus grandes précautions.

Et tandis que le fils du chevalier d'Avenel revenait réellement à lui, et lui disait :

— Grâce à ce brave bûcheron qui m'a recueilli moi-même, je suis arrivé à temps. Sans cela, vois-tu, mon petit mousse, je ne me serais jamais consolé. Je me serais mis à la recherche des bandits qui sont cause de tout, et je me serais fait tuer par eux en te vengeant.

Durant ce temps, le forestier s'était éloigné, abattant et dépouillant des branches longues et flexibles.

Il les apporta ensuite auprès du blessé.

— Ce sera pour faire une civière, annonça-t-il.

Et il s'éloigna de nouveau, cherchant certaines espèces d'arbres sur les troncs desquels il arracha de larges bandes d'écorce.

On le vit revenir alors, chargé de ces dépouilles.

Et ces écorces lui servant de cordes, il relia les bois les uns aux autres, aisément.

Une civière, à la fois solide et souple, fut bientôt fabriquée et recouverte de mêmes branches.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.